

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

A travers l'oeuvre de Paul Claudel (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 47-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# A travers l'oeuvre de Paul Claudel <sup>1</sup>

(Suite)

Avec *l'Otage* nous commençons un des meilleurs drames psychologiques de Claudel. *L'Annonce faite à Marie* contient déjà des aperçus pleins de feu sur le monde des âmes, vivante réalité qu'on sent palpiter tout au long de l'oeuvre claudélienne ; mais la trilogie que nous abordons est caractéristique en cela qu'elle se confine exclusivement dans des crises morales.

M. Pierre Lasserre, que j'ai déjà cité, pense que *l'Otage* est le drame de l'opposition entre la France royaliste, catholique, familiale et la France d'après 1879, la France de l'Egalité, de la Fraternité révolutionnaire en l'amour international de tous les hommes, la première incarnée par Georges de Coûfontaine, la seconde par le préfet comte Toussaint Turelure. Je croirai plutôt avec M. Daniel Halévy que c'est le drame du « mysticisme sacerdotal ».

C'est une histoire des temps révolutionnaires. Les comtes de Coûfontaine, de très noble et très ancienne race, sur la dénonciation de leur valet Toussaint Turelure, ont été arrêtés. Les deux frères, ainsi que leurs femmes, ont été mis à mort, tandis que leurs enfants, Georges et Sygne, assistaient terrifiés à cette exécution. Georges s'enfuit et rejoint l'armée des Princes... Sygne demeure : « Je suis celle qui reste et qui est toujours là. » Patiemment, elle dévoue sa jeunesse à recouvrer les terres familiales afin que le patrimoine reste intact. Grave, économe, sa vie s'écoule pâlement au milieu des livres de comptes, dans l'antique abbaye cistercienne

<sup>1</sup> On nous a signalé un lapsus échappé à notre collaborateur dans le numéro de février et qu'il est bon peut-être de corriger. A propos de la conversion de Claudel, il range parmi les conversions de sentiment l'auteur de la brochure « *De Genève à Rome par Cantorbéry*. » Le témoignage de l'intéressé donne une impression différente. Voir entre autres les pp. 22 et suiv. de sa brochure, depuis le paragraphe qui débute ainsi : « Mes difficultés d'ordre intellectuel étaient parmi les plus sérieuses ». Cf. aussi les « *Etudes* » du 5 avril 1918, p. 572, le travail de J. Huby : Le témoignage des convertis : « Chez ceux où l'effort intellectuel semble avoir été le plus intense, Georges Dumesnil, René Salomé, André de Bavier, Pierre de Lescure etc... »

qu'elle a rachetée. Peu à peu, les terres s'accumulent, le bien ancestral se reforme. Elle ne doit pas partir. La devise des preux Coûfontaine la soutient aux heures noires et découragées : « *Coûfontaine, adsum !* »

De par les variétés du monde, Georges, quelque part, a fondé un foyer ; Sygne, sur son bureau, a les photographies de sa femme et de ses deux enfants : C'est pour eux qu'elle travaille, c'est pour son sang qu'elle réunit péniblement les champs dispersés par la tempête jacobine. Cependant, Napoléon domine l'Europe, et Georges de Coûfontaine continue son existence d'aventures et de complots contre la nouvelle idole.

Or, un soir que le vent hurle et que l'orage gronde, Georges arrive chez Sygne en grand mystère. Il amène avec lui, pour le cacher au château, un vieillard tout courbé, tout blanchi : un prêtre. En même temps que lui le malheur pénètre comme un voleur. Ce prêtre est le Pape. L'empereur le tenait enfermé ; Georges l'a fait évader et le conduit hors de France... Sygne est heureuse de revoir son cousin ; n'est-ce pas pour lui et les siens qu'elle peine :

Reprenant, remettant ensemble les morceaux épars de cette terre, vignes et clos, bois, sablons et terres labourées,

Comme une vieille dentelle déchirée que l'on reprend brin par brin.<sup>(1)</sup>

Sygne montre à Georges le portrait de sa femme et de ses enfants. Georges se trouble... pendant qu'il combattait, sa femme l'a trahi et ses enfants sont morts... il est seul maintenant, seul comme Sygne... Elle se révolte et ne pense qu'à la terre, qu'au nom, qu'à la race prête à s'éteindre puisque les enfants ne sont plus...

*Sygne* : « Ma génération a été roulée et retirée de moi comme la tente du pasteur ! »

Jadis j'ai vu mon père et ma mère, votre père aussi et votre mère, Coûfontaine, paraître sur l'échafaud ensemble,

Ces quatre figures saintes à la fois qui nous regardaient, liées comme des victimes, mes quatre pères et mères que l'on a abattus l'un après l'autre sous la hache !

Et que ce fut le tour de ma mère, le bourreau roulant autour de son poing la queue de cheveux gris, lui tirait la tête sous le couteau.

(1) L'Otage, p. 13.

Nous étions au premier rang, et vous me teniez la main, et leur sang a rejailli jusque sur nous.

J'ai tout vu et ne me suis point évanouie, et nous sommes revenus ensuite à pied à la maison.

Les hommes ont tranché la tige, et maintenant Dieu pense à nous et nous retire notre fruit.

Mon Dieu vous avez fait attention à cette pauvre chose que nous avons encore. Que votre volonté soit faite ! que votre amère volonté, que votre amère volonté...

Nous restons seuls, Georges, vous et moi,

Vous et moi de plus en plus une seule personne et seuls, et la vie comme d'elle même se retire de nous,

Dans un monde où nous avons cessé d'avoir part et proportion. <sup>(1)</sup>

Sygne souffre dans son âme laborieusement formée par de longues générations, patientes et pleines d'honneur. Alors... tout son travail en vain... tout son infini renoncement inutile ?...

*Sygne* : Je ne me déssole pas, mais je me réjouis !

O mon Dieu, je me réjouis amèrement dans votre grandeur et mon inutilité, et l'extension jusqu'à moi de ces desseins qui passent tout sens !

Je suis veuve et orpheline de tous les miens, et vierge, vous m'ôtez mes enfants, et vous vous moquez de moi, me posant seule au milieu de ces biens que j'ai conquis...

... Laisse-moi donc renoncer à l'avenir !

Laisse-moi prêter serment comme un nouveau chevalier ! O mon Seigneur, ô mon aîné ! laisse moi entre tes mains

Jurer comme une none qui fait profession !

O mâle de ma race ! ô reste et principe de mon peuple ! je ne te laisserai point sans attestation.

La terre nous manque, la force nous est soustraite, mais la foi de l'homme à l'homme

Demeure, l'âme pure qui trouve son chef et qui reconnaît ses couleurs !

Coufontaine, je suis à vous ! Prends et fais de moi ce que tu veux,

Soit que je sois une épouse, soit que déjà plus loin que la vie, là où le corps ne sert plus,

Nos âmes l'une à l'autre se soudent sans aucun alliage.

*Coufontaine* : — Sygne retrouvée la dernière, ne me trompez pas comme le reste. Y aura-t-il donc à la fin pour moi quelque chose à moi de solide hors de ma propre volonté ?

(1) L'Otage, p. 21.

... Je mène cette vie de bête traquée, sans une cache qui soit sûre, embusqué toujours ou blotti, dangereux et poursuivi, menaçant et menacé,

Et je me souviens de ce que disent les Indiens, que toute cette vie mauvaise

Est une vaine apparence, et qu'elle ne reste avec nous que parce que nous bougeons avec elle,

Et qu'il nous suffirait seulement de nous asseoir et de demeurer Pour qu'elle passe de nous.

Mais ce sont des tentations viles ; moi du moins dans cette chute de tout

Je reste le même, l'honneur et le devoir le même.

Mais toi, Sygne, songe à ce que tu dis. Ne va pas faillir comme le reste, à cette heure où je touche à ma fin.

Ne me trompe point qui ai vraiment faim et soif de ton cœur hors de moi, de la loyauté dans ton cœur hors de moi,

Et non pas d'une chose qui soit sûre, mais d'une qui soit infaillible.

*Sygne* : — Que Dieu... entende nos paroles !

Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre

A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre.

Accepte, reprends avec toi tout ce qui est ta race et ton nom, Et qu'à Coûfontaine, du moins Coûfontaine ne fasse pas défaut

*Coûfontaine* : — J'accepte, Sygne, sois ajoutée à l'enjeu de cette partie que je joue.

O femme, la dernière de ma race, engage-toi donc comme tu le veux et reçois de ton seigneur la foi suivant la forme antique.

Coûfontaine, reçois mon gant. — (Il lui donne son gant).

*Sygne* : Je l'accepte, Georges, et tu ne me le reprendras plus. <sup>(1)</sup>

Telle est la première scène de l'*Otage* d'une grandeur, d'une majesté, d'une tradition rares. Le drame mystique commence ensuite. Le Pape Pie, que Georges a ramené, se cache au château. Mais, survient Toussaint Turelure, préfet du lieu, ancien jacobin mué en bonapartiste et qui tournera royaliste... il sait la retraite de Georges et de son protégé... Sygne tremble pour les deux, car si l'un est le Vicaire du Christ, l'autre est son fiancé, à qui elle a engagé sa foi... Toussaint Turelure jouit de sa peur et lui propose un marché : le Pape est chez vous ; tout peut s'arranger cependant... je veux, comme mon Empereur, faire un beau mariage... épousez-moi... —

(2) L'*Otage*, p. 31 et suiv.

Sur ces paroles, il sort et croise le curé Badilon qui entre... Sygne indignée confesse au vieux prêtre l'horrible proposition. Le curé l'écoute : c'est un sage et saint prêtre ; il apaise la malheureuse Sygne ; puis, lorsqu'elle est calmée, il lui montre le sacrifice : le Pape, Dieu sur terre... sans force, abandonné aux hommes. Sygne se cabre : ce matin, elle s'est promise, elle ne peut forfaire...

Le prêtre lui dit la beauté du renoncement, et qu'elle est libre, malgré tout, que personne ne peut forcer sa volonté :

*Sygne* : Père, ne me tentez pas au-dessus de ma force !

*M. Badilon* : — Dieu n'est pas au-dessus de nous, mais au-dessous.

Et ce n'est pas selon votre force que je vous tente, mais selon votre faiblesse.

*Sygne* : Ainsi donc moi, Sygne, comtesse de Coûfontaine, J'épouserai de ma propre volonté Toussaint Turelure, le fils de ma servante et du sorcier Quiriace...

... La foi que j'ai promise, je la trahirai. Mon cousin trahi de tous et qui n'a plus que moi seule,

Et moi aussi je lui manquerai la dernière !

Cette main qu'il a prise dans la sienne le lundi de la Pentecôte,

Sous l'œil de nos quatre parents exposés devant nous tous ensemble sur cet autel,

Je la lui retirerai. Ces deux mains qui se sont serrées passionnément tout à l'heure,

La mienne est fausse !...

(sourdement)

... Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi.

*M. Badilon* : — Le voici déjà avec vous.

*Sygne* : Seigneur que votre volonté soit faite, et non la mienne !

... Et non la mienne

(silence)

Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.

Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne<sup>(1)</sup>.

Sous la bénédiction du prêtre, Sygne, le pauvre Sygneau, s'est écroulée dans son acceptation... et c'est la fin du second acte. Cette femme renoue la tradition ouverte

(1) L'otage, p. 135 et suiv.

par Antigone, Pénélope, Andromaque, Iphigénie... ce sont elles les vraies ancêtres de Sygne ; mais qu'avaient-elles qui les gardaient si pures, si nobles, dans leur paganisme. et dont Sygne est dépossédée brutalement... « Malheur à moi, parce que Vous m'avez visitée », dit-elle, quelque part, au grand Christ noir qui domine la pièce...

Le triomphant Turelure salit tout ce qu'il touche. Sygne, pour que l'infamie soit complète, pour que le calice soit vidé entièrement d'amertume et de honte, aura un enfant... et, avant de mourir, elle devra subir encore l'affreuse incompréhension dont son cousin l'accable. Quelques secondes alors, la nature voudra reprendre ses droits... les regrets, l'inutile sacrifice, puis le renoncement total... la mort offerte et comme une « non-lonté » de souffrance...

Georges se plaint :

« Tu as manqué à la foi... tu as manqué à l'amour...

C'est trop. Il ne fallait pas faire cela et ma mesure était suffisante.

Maintenant je vais mourir et être damné et j'ai l'éternité devant moi à me passer de toute consolation. Ne pouvait-il me laisser cette petite heure ?

Ne pouvait-il me laisser un seul cœur fidèle ? une seule Véronique pour m'y cacher la face afin que nul ne la voie, à cette heure où le cœur succombe ?

... Il ne fallait pas faire cela. Le manquement qui est fait à l'amour vrai, Dieu lui-même ne peut le réparer.

Il ne le peut pas quand il créerait de nouveaux cieux et une nouvelle terre !

Jouis de ton Dieu, et moi je t'exclus de mon cœur.

Est-ce que j'avais un paradis à attendre après cette vie ?

Ou suis-je comme ces gens d'aujourd'hui qui se paient d'idées et de mots sans aucune substance ?

Ma part était avec les hommes vivants. Ma société était le partage d'un cœur d'homme et non d'aucune idée. Mon partage était avec mes compagnons, ma foi et mon espérance, et mon cœur dans un cœur fait comme le mien.

Et toi, cette dernière heure de ma vie, tu me renies solennellement, comme un Juif qui déchire son vêtement du haut en bas. N'agite pas ainsi la tête <sup>(1)</sup>

Et Georges, dans un accès de haine, tire sur Turelure

(2) L'Otage, p. 170-171.

qui riposte. Quand la fumée est dissipée, « on voit Sygne étendue par terre dans une mare de sang », et le drame s'achève ainsi. Sygne ne parle plus, puis, tout à coup, elle se redresse pour mourir, « tendant ses bras en croix au-dessus de sa tête... » c'est l'ultime absolution...

Sygne est morte en laissant à son mari Turelure un enfant et à cet enfant tous les biens des Coûfontaine. C'est ce Louis-Agénor-Napoléon Turelure, qui sera le centre du *Pain Dur*... Il semble que le poète ait réuni dans cette œuvre tout ce que l'Humanité compte de laideur et de bassesse ; aucun caractère noble : des âmes guidées par l'intérêt matériel... l'Argent est le ressort qui fait agir tous les personnages.

Louis de Coûfontaine a hérité de sa mère une répulsion pour le mercantilisme et un certain goût de la terre. Il quitte l'armée et s'exile dans la Mitidja, pour défricher les terrains qui s'y trouvent. Le drame se passe comme l'*Otage* dans l'abbaye cistercienne, mais, comme pour expliquer l'atmosphère mauvaise et empoisonnée de cette maison, le grand Christ de bronze a été enlevé... Lui qui a entendu les protestations de la malheureuse Sygne, ce n'est plus Lui qui domine : c'est un portrait du roi Louis-Philippe, en grand uniforme... Turelure a changé de cocarde : noble par son mariage, il est devenu ministre du roi et pair de France... Il s'approprie l'argent que son fils Louis devait hériter de sa mère ; sur ces entrefaites, Louis qui, pressé par d'impérieux besoins d'argent a emprunté 10.000 francs à la comtesse Lumir, revient avec elle à Coûfontaine, pour chercher son héritage. Turelure refuse à son fils la somme qu'il lui doit ; alors Louis, exaspéré, braque sur son père les pistolets que la polonaise Lumir lui a glissés... ils ratent, mais Turelure tombe, foudroyé par la peur. Louis se saisit du portefeuille. Après la mort de son père, Louis apprend que ce dernier, par une coupable complaisance, avait promis tous ses biens à une musicienne juive, Sichel Habenichts, fille de l'agioteur Ali Habenichts. Un drame pareil n'aurait pas été complet sans l'élément juif. Louis admire cette femme qui a si bien capté son père : elle allie une cupidité effrénée

à un réel talent artistique, ce qui le charme entièrement. S'il l'épouse, il aura ainsi et les biens et une femme, puisque la comtesse Lumir, reprise par sa passion patriotique, veut retourner en Pologne. C'est ainsi que Louis de Coûfontaine — fils de l'admirable Sygne — meurtrier de son père, n'a aucun scrupule d'épouser une juive, fille d'un voleur international, qui accepte de devenir catholique en disant : « C'est la religion que je préfère, elle est si pittoresque » ; à quoi son père Ali réplique : « Ecoutez-la. Elle dit religion et catholique, comme on dit salle à manger Renaissance... »

Le mariage décidé, Louis vend à Ali, à 4 francs le kilo, le grand Christ de bronze... Le drame s'achève sur cette reprise de la vie. Il ne contient pas, comme les autres, ce souffle lyrique si cher à notre poète. La force, la violence y est constante. Nous sommes les spectateurs d'êtres qui ne sont, en somme, ni des avilis, ni des détraqués, mais qui font mauvais usage de leur santé morale. Tous agissent contre ce Christ arraché, vivant reproche à leurs louches combinaisons, à leurs crimes ; ils s'en sont débarrassés.

Claudé, dans une note liminaire de ce drame, annonce que cette pièce « a comme partie de son sujet la Rupture des Barrières et la Rencontre des Races. » — Il en donne ainsi la meilleure interprétation.

Le dernier drame de cette série des Coûfontaine porte ce titre *Le Père Humilié*. Il a paru dernièrement dans les livraisons de la Nouvelle Revue Française, et est parfaitement digne de l'auteur de *l'Otage*...

Il montre les conséquences de cette « rencontre des Races » opérée dans les deux premiers. Le « Père Humilié » c'est le Pape. Cette pièce est le triomphe du Pape, qui est le ressort du drame.

Louis de Coûfontaine, à Rome, en 1869, représente la France. L'heure est troublée par l'agitation révolutionnaire. Avec lui se trouvent sa femme Sichel et sa fille Pensée. Louis a racheté la villa du prince Wronsky, noble polonais ruiné, qui a secouru la comtesse Lumir à ses derniers moments.

Pensée est aveugle de naissance. Cette innocente créature, condamnée à la souffrance, porte en elle un charme indéfinissable : l'automne et le printemps. Tout à coup, le cœur de Pensée s'éveille à l'amour... elle aime

Orian de Homodarmes, au moment que celui-ci vient lui demander sa main pour son frère Orso de Homodarmes. Ces deux chevaliers sont les neveux du Pape Pie, ce qui met un fossé suffisant entre le mariage de la Juive Pensée et du gentilhomme romain.

Pendant, pendant qu'il parlait de son frère, Orian s'est troublé et Pensée a compris qu'Orian l'aime également, et qu'il se sacrifie pour Orso. Il avoue son amour, mais Pensée refuse, puisqu'elle est juive :

*Pensée* : Il faut beaucoup d'eau pour baptiser un juif !

On ne perd pas facilement l'habitude de tant de siècles !

Tous les siècles, depuis la création du monde, il semble que je les porte avec moi !

L'habitude du malheur, l'intimité mauvaise avec sa propre déchéance,

Tant d'attente

Que nous n'avons pu arriver à changer d'attitude ! tant de foi dans la promesse qui ne s'est pas réalisée !

Que nous n'avons pas pu y croire, du moment où l'on nous a dit qu'elle l'était.

Vous savez bien que nous n'appartenons pas à la même race. La même et cependant à part. Il n'y a pas d'union possible entre nous. Oui, vous auriez beau me tendre la main...

Qui a connu la nuit pour de bon, il faut un autre soleil que celui-ci pour en venir à bout ?

*Orian* : Quelle est donc cette nuit dont vous me parlez toujours?

*Pensée* : Ténèbres furent-elles jamais plus grandes que celles-ci, qu'aucun ami jusqu'à moi ne peut traverser ?

Je suis une Juive, comme ma mère, et elle pensait que la Révolution était venue et que tout allait se mêler et s'égaliser, et que vous l'accepterez parmi vous ; elle a tant de bonne volonté !

Mais je suis mieux instruite,

Tout vaut mieux que le faux amour, le désir qu'on prend pour la passion, la passion qu'on prend pour une acceptation; et puis

La position que l'on reprend peu à peu de part et d'autre, et ce cœur peu à peu qui vous redevient étranger.

Cet Orso que vous voudriez que j'épouse !

Moi, je suis comme la Synagogue jadis, telle qu'on la représentait à la porte des cathédrales,

On a bandé mes yeux et tout ce que je veux prendre est brisé.

(Bas et avec ardeur) Mais, vous autres qui voyez, qu'est-ce que vous faites donc de la lumière ?

Vous qui voyez du moins, qui savez du moins, vous qui vivez du moins,

Vous qui dites que vous vivez, qu'est-ce que vous faites de la vie ?

Et ainsi, Pensée amenant insensiblement une gradation, apprend à Orian qu'elle est aveugle...

(*La fin au prochain numéro*)

Louis GENTINA.